

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

CEPENDANT, après tout, en quoi pouvez-vous m'être d'une utilité quelconque ? Si j'étais du moins historien et si je vous arrachais les mystères de la confédération du Rhin, pour publier ensuite un grand ouvrage "d'après des documents inédits !" Si j'étais romancier, et si je bâtissais quelque dramatique récit, en donnant un vieux château pour cadre à une brune tête de jeune fille ! Brun doré ! Si cette nuance avait existé dans ma jeunesse, peut-être ma bonne femme, — excellente épouse qui vide au besoin une chope avec son mari, et sert de mère aux élèves qu'il loge chez lui, — se serait-elle décidée à me donner une petite fille ! La prochaine fois que viendra le coiffeur, s'il tombe une mèche, ne m'oubliez pas. Un de mes collègues écrit un traité "Sur la chevelure humaine ;" ce serait agir dans l'intérêt de la science de lui permettre d'étudier des cheveux de princesse au microscope et d'en parler dans une note. Une jeune personne aussi savante, déjà nourrie de latin, doit comprendre que la science est quelque chose de sérieux. Votre illustre père conserve peut-être encore les préjugés d'un autre âge ; — il n'est pas nécessaire de le consulter. Vous ne lui demandez pas sa permission pour vos moindres actes ? Quant à votre beauté, peu m'importe, puisqu'elle n'est pas encore un antique, et que par conséquent elle n'est pas mûre pour qu'on en parle dans un gros livre.

Comme l'Utile, vous vous en apercevrez, est mon idole, je vais vous faire part de ses bienfaits, en vous donnant quelques conseils :

D'abord, avant toutes choses, conservez votre aversion pour les jeunes gens. Je les connais. J'ai été jadis gouverneur d'un méchant garnement, qui aurait au besoin grimpé jusqu'au sommet du Rauchenstein, même par l'orage. A propos d'orage ! Prenez garde à la foudre quand vous courez la forêt avec vos cousins ; un éclair passe devant les yeux ; on se jette dans les bras protecteurs.... quand j'y songe, une véritable horreur me saisit !!! Nul homme, fut-ce le meilleur, — celui par exemple qui habite une ville universitaire du Nord, près de la grande place, en face d'un vieil hôtel de ville — ne vaut la peine que votre petit cœur batte une seule fois pour lui. Ensuite, continuez à aimer votre papa ; c'est dans l'ordre. Moi-même, qui ai dénoncé la famille pour l'ennemi juré de l'humanité, j'aurais certainement de la sympathie pour lui ; (il s'en moque bien !). Mais ne soyez pas trop tendre. Les câlineries n'ont rien à faire avec l'affection ; il est plus mâle de ne pas embrasser les gens. Et vous avez un caractère mâle, je vois cela d'ici ! En continuant dans cette voie, vous obtiendrez peut-être un miracle et vous vous réveillerez un jour transformée en garçon. J'espère que vos cheveux ne sont pas trop longs ! Tenez-les suffisamment courts, afin qu'au moment

décisif, ils ne pèsent pas contre vous dans la balance du bon Dieu !

Vous dites que vos yeux sont quelquefois noirs ; cela me prouve qu'un vieil in-folio, mis par moi de côté en hochant la tête (vous croyez aux vieux in-folio, quand ils sont encore plus vieux que votre Rauchenstein ?) était plus savant que moi. J'y lisais que les yeux bleus (Ciel ! avec quelle joie je verrais vos yeux bleus, mais je descendrai certainement dans la tombe avant, etc., etc.), les yeux bleus, dis-je, susceptibles de tourner au noir, sont l'apanage exclusif des hommes ! Une fois que vous serez ainsi heureusement métamorphosé, sire Ulric, vous viendrez vous fixer dans la plus laide des universités. Papa pourra vous accompagner ; nous l'installerons avec tout le respect qui convient au château Putbus. Une de "mes terres" est située dans l'île de Rugen, où se trouve le lac d'Hertha, (la "sorcière" serait charmée, je suppose, d'aller danser au clair de lune sur les vieilles pierres de sacrifices ;) où les grands hêtres croissent dans le roc calcaire et luttent de murmure avec la mer qu'ils regardent. Cependant il ne fait pas si beau ici que chez vous ; jusqu'à l'Ascension, on porte des fourrures, et on les reprend à la Saint-Jean. Pendant les vacances, vous m'emmèneriez à votre château comme répétiteur. Il faudra voyager à petites journées ; je suis bien cassé ! Je ne connais pas l'espèce de lierre que vous me décrivez ; daignerez-vous enrichir mon herbier ? Ou est-ce trop d'audace ?

Ce soir, je fais une conférence publique sur Praxitèle, ou du moins sur ce que nous savons de lui. Me permettez-vous d'y introduire votre opinion, que c'était "un être bon," sans citer l'auteur ? Nous lirions tous deux Homère dans le texte, si vous étiez à l'université. Qui donc aurait cru qu'une princesse puisait ainsi aux plus pures sources de la poésie ! Vous reviendriez dans mon cabinet de travail, dont les fenêtres ont l'air de brèches faites par des bombes ; ce devait être du goût de Wallenstein. Du reste, il est meublé avec la simplicité qui convient à mon origine plébéienne ; pour le jeune Ulric, nous emprunterons un fauteuil.

Il faut conclure ; ma bonne femme frappe à la porte et me dit que la voiture est là. La salle de conférence est plus loin que la porte Steinbeck. Si je me risquais à pied dans la campagne, le vent qui pourrait me prendre pour un épouvantail aux oiseaux, profiterait seul de mes idées, qu'il emporterait vers le sud, — le sud-ouest.

Comment ai-je été assez maladroit pour ne pas deviner, à votre avant-dernière lettre, que vous étiez une toute jeune fille ? La seule hypothèse dont vous ne parliez pas devait évidemment être la vraie. Maintenant, ma chère petite, comme les cheveux blancs doivent inspirer de la vénération à tout enfant qui craint le Seigneur, ayez pitié du vieux pêcheur et éclairez bientôt la nuit de sa bassesse par un de vos rayons dorés (brun-doré, la couleur de mes rêves) !

BRUNO HALLMUTH.